

Il y a des livres qui sont comme des paysages ; ils laissent en nous des traces, des lignes, des couleurs... et un «lointain». Ils se composent et se recomposent constamment dans notre mémoire secrète ; si on les revoit, ils sont ensoleillés d'une autre manière, enrichis d'attente et plus profonds... La magie du style et sa recherche, l'affectation que ses personnages portent comme une parure, les événements qui vont, de peu ou très loin, toujours «au-delà», au-delà du raisonnable, du logique, de l'attendu, qui dépassent l'horizon et obligent à considérer ce qui n'est pas là et pourtant présent, tout cela et ce «charme» qu'on n'explique ni ne définit, baignent en moi, comme une vague indispensable, une partie de mon rivage intérieur.

Réforme

Avec *Le Rivage des Syrtes* Julien Gracq a écrit un imprécis d'histoire et de géographies à l'usage des civilisations rêveuses.

Ce récit ajoute aux prestiges d'un pays de légende, ceux d'une leçon d'histoire, non moins inventée. Sans une époque comme la nôtre, où les événements, leurs causes, leur enchaînement, leur répétition sont, non sans quelques raisons d'ailleurs, considérés avec une ferveur déférente, l'Histoire est un domaine tabou. Avec une désinvolture audacieuse, M. Gracq en a décidé autrement. Il étonnera plus d'un esprit curieux ; il choquera les plus objectifs.

Antoine Blondin, *Rivarol*, 6 décembre 1951

Un style d'antiquaire, déployant de longues périodes drapées d'une élégance apprêtée, avec un croulement volontaire d'épithètes abstraites et rares, un entremêlement savant de principales et d'incidentes. Il n'est pas désagréable d'assister à une réaction contre l'écriture dite parlée, l'effilochement triste du langage auquel s'appliquent désespérément tant de jeunes romanciers. J'estime chez M. Gracq la tenue de l'écriture, mais je déplore qu'elle soit obtenue au prix du naturel.

Les adjectifs dont s'alourdissent les branches et les rameaux de la phrase Gracq, comme de fruits trop pesants, tarissent au-

tomatiquement en moi les ressources d'émotion que je prêtais généreusement à l'écrivain.

Claude Roy, *Libération*, 5 décembre 1951.

Oui, c'est un beau ivre, *Le Rivage des Syrtes*. Il n'a aucun des vices du roman contemporain. Il ne fait aucune concession à l'existentialisme [...] ni au freudisme. Il ne se barbouille pas de noir. Il est profond, sans affecter la profondeur.

**André Rousseaux, *Les Nouvelles littéraires*,
6 décembre 1951.**

Il se passe ici quelque chose de bizarre. Alors qu'on n'a pas cru un instant à la réalité de l'histoire, ni à l'existence des personnages, on souhaite la catastrophe, mieux, on est convaincu de sa nécessité. Oui que soit détruite Orsenna, envahie Maremma, prise la forteresse, que les nomades du désert se répandent dans les rues dallées, dans les hautains palais moisis, que les habitants soient renfoncés en terre. Leur sauvegarde est bien là, leur rachat si l'on préfère. Pourquoi ? Ah ! c'est plus difficile. On ne voit qu'une raison : dans l'univers de Julien Gracq, les pierres sont plus vraies, plus justes, plus vivantes que les hommes. « Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres : rejoindre l'univers minéral, c'est accéder à l'éternel. [...] »

C'est un paysage de fin du monde, les pierres y sont les ossements de la terre, l'homme ne peut souhaiter que se coucher sur elle, se mêler en elle aux immenses strates des siècles. La terre est rendue à son destin de planète les hommes tremblent sans le savoir du besoin de se fondre en elle l'aveugle à l'obscur. Voilà ce que sans jamais le dire explicitement, laisse entendre Julien Gracq. Si soigneusement qu'elle soit voilée, il y a dans *Le Rivage des Syrtes*, plus encore que dans ses premiers romans, une grandeur insidieuse et sauvage. Où il a passé, l'herbe non plus ne repousse pas.

Dominique Aury, *Combat*, 6 décembre 1951.

